



Les peuples racines savent encore lire le grand livre de la Création

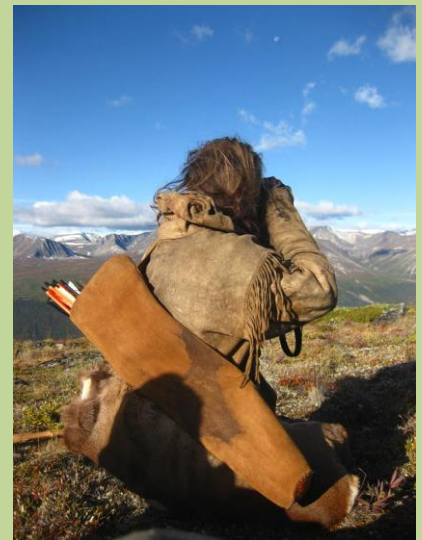
par Frederika Van Ingen

Pour les peuples racines, la nature est le livre ouvert de la Création, comme un mode d'emploi du vivant, dans sa dimension profane, mais aussi sacrée, que eux, savent encore lire...

Un lien quotidien au territoire

« Les autochtones du Yukon, au Nord du Canada, explique Kim Pasche, archéologue expérimental qui travaille à leurs côtés pour leur permettre de se réapproprier les outils et techniques de leurs ancêtres, ont une histoire qui les lie à chaque coin de forêt : un conte va leur rappeler que la martre chasse à l'aube et qu'elle monte dans le pin et chasse l'écureuil, un autre que tel arbre pousse à tel endroit, qu'un esprit est toujours lié à l'eau qui coule dans cette rivière-là, donc on peut la boire, etc. Leur territoire est jalonné d'histoires qui le racontent. Grâce à cela, la nature ne leur est jamais étrangère. Leur culture les relie en permanence à quelque chose du vivant. »

Photo Emilie Tan



Ce lien quotidien et vécu au territoire et au vivant, même s'il a été bousculé parfois par la modernité, se retrouve chez tous les peuples premiers. « Pour cette raison, le terme "peuple racine" est très judicieux parce qu'il y a d'abord la racine, l'élément qui nourrit, et qui va chercher aux origines, dans l'obscurité, les tréfonds de ce qui nous constitue. Eux ont toujours ce lien, et cela leur donne une force perceptible. Je suis convaincu que, depuis 10 000 ans, nous avons en nous des peurs, liées à notre besoin de contrôle. Nous percevons la nature comme hostile, alors qu'elle ne fait qu'être. Croire que potentiellement, tout peut nous attaquer, peut nous voler ce contrôle, crée chez nous une anxiété fondamentale. »

« On dit souvent que notre mode de pensée occidentale a été façonnée par l'époque industrielle. Certains remontent à la Renaissance. Pour moi, le curseur est au néolithique. La grande révolution culturelle de notre histoire, c'est le passage à la sédentarité, avec l'agriculture : on dépend désormais de notre gestion de l'environnement, de l'aménagement. Avec l'agriculture telle que nous l'avons inventée à partir du Croissant Fertile, on prend possession des lieux, on cultive, on stocke, on accumule, on prévoit. Tout à coup, on doit défendre un carré de terre dont on cherche à acquérir la totalité de l'énergie, le fruit. Mais la nature ne fonctionne pas comme ça ! Donc on rentre en lutte. Pour justifier cette vision de contrôle, notre civilisation a développé cette croyance : elle s'est imaginée extraite, en dehors du règne animal. Un animiste, lui, travaille avec ce que lui offre la nature, parce qu'il en fait partie, mais jamais il n'imposera de grandes transformations au vivant car c'est incompatible avec sa vision d'être partie d'un tout. Que deviennent les dieux du vivant si tu rases une forêt ? »

(...)

La nature, signe et symbole, lien vers l'intériorité

Photos Eric Julien



« Pour les indiens Kogis de Colombie, la Terre est un corps vivant, explique Eric Julien, géographe, consultant, fondateur de l'Association Tchendukua qui les aide à racheter leurs terres ancestrales. Son système pileux, c'est la végétation ; le squelette et les os, ce sont les roches ; le souffle et l'air qui transporte l'information, c'est le vent ; le sang, ce sont tous les liquides,

l'eau, le pétrole. » Sur ces terres est inscrite leur mémoire ancestrale qu'ils doivent garder vivante. Elle est gravée sur des pierres portant des pétroglyphes rassemblant leur savoir astronomique, agricole et spirituel, et vit à travers de multiples lieux sacrés où sont faites des offrandes pour maintenir l'équilibre du monde. Mais surtout, ces terres sont tout simplement le prolongement de ce qu'ils sont. « Leur rôle, quand ils font leurs rituels en se déplaçant sur ce corps, est comparable à ce que l'on fait en acupuncture sur les méridiens, avec des points précis où on peut équilibrer les courants d'énergie et agir à un autre niveau. » Autant dire que pour eux, creuser des tunnels sous la terre ou des trous pour extraire du minerai, c'est infliger une blessure ouverte. Toutes les parties de ce corps de la Terre-Mère, tout ce qui les entoure est pour eux un monde signifiant, comme un livre ouvert dont ils sont les plus grands érudits. « De la naissance à la mort, ils baignent dans les symboles.

Chaque montagne, chaque temple, chaque maison, chaque objet du quotidien est un support de signification, qui leur permet de s'interroger, au-delà de l'apparence de l'objet, comme une porte qui s'ouvre sur l'intériorité, et d'accéder à un autre niveau de compréhension, de verbaliser, de partager, et de suivre un chemin de transformation. Tout cela en toute simplicité, comme une évidence inscrite dans leur vie de tous les jours. »



Photo Eric Julien

Car chez les Kogis, culture, spiritualité et réalité quotidienne ne font qu'un, ce que rappellent en permanence les objets de leur quotidien. Exemple : la mochilla, qui reflète la pensée des femmes qui la tisse, symbolise l'utérus et n'est portée que par les hommes. L'utérus est un lieu de transformation, où deux éléments, un masculin, le spermatozoïde, et un féminin, l'ovule, se rencontrent pour former un trois : l'embryon. C'est ce qu'Eric nomme un « principe du vivant » : il faut deux éléments pour qu'il y ait mouvement et donc, création, comme le yin et le yang chinois, le vide et le plein, le jour et la nuit, les consommes et les voyelles,

moi et l'autre, etc. Les hommes kogis portent généralement deux mochillas, une pour les éléments matériels, une pour les éléments spirituels. Ils marchent avec ce symbole qui rappelle que la dualité permet l'émergence, donc le mouvement, la transformation permanente. (...)

Tous les objets, lieux, animaux, végétaux sont ainsi des symboles, support de leur culture vivante, et qui n'ont rien d'abstrait : non seulement, ils sont liés au milieu où ils vivent, à leur spiritualité, mais ils sont les garants de son équilibre écologique. Ainsi, lorsqu'ils réinvestissent les terres rachetées par Tchendukua, les forêts refleurissent à une vitesse à faire pâlir le plus brillant des agronomes. « Comme c'est une société qui n'a jamais coupé sa relation au territoire dont elle dépend, elle porte encore en elle dans sa vie quotidienne la connaissance d'une forêt primaire intacte. Et comme leur culture s'est construite dans cette forêt intacte, la culture est devenue la mémoire de la forêt : pour faire la mochilla, ils ont besoin de telle fibre végétale. Pour construire la charpente de la nuhé, ils ont besoin de tel arbre. Autrement dit, quand ils s'installent, c'est en maintenant leur culture vivante au quotidien qu'ils reconstituent naturellement la forêt. (...)



La beauté comme voie de reliance

Lors d'une conférence à l'École des beaux-arts à Paris que donnaient Corine Sombrun, auteur, musicienne, spécialiste de plusieurs peuples racines, aux côtés d'Almir Surui, chef du peuple amazonien du même nom, une question a été posée à ce dernier sur la place de l'art dans la vie des Surui. « Pour nous, l'art, c'est la vie des gens, a-t-il répondu. Une flèche, un arc, nos bijoux, nos poteries, nous vivons avec cet art tout le temps. » Ce que nous qualifions d'artisanat, pour eux, est de l'art, parce que c'est lié au maintien de l'harmonie, de la beauté, et cela s'inscrit comme une priorité dans toutes les actions du quotidien. C'est aussi une façon de célébrer et de se relier à la nature dont ils ont conscience de faire partie, et à plus grand : « Ces peuples n'ont pas besoin d'édifices religieux, parce qu'ils l'ont déjà : c'est la nature, remarque Corine Sombrun. Et les chamanes, à travers elle et *via* la transe, ont un lien direct avec le sacré. Chez nous, nous avons la prière, mais dans notre monde agité, nous avons dû construire des lieux de paix, dans lesquels on a enfermé le sacré. Du coup, on a développé un sentiment d'appartenance à telle ou telle religion, qui nous a divisés, au lieu de nous relier. »

« Pour eux, le rapport au sacré se traduit dans le rapport au vivant, fondé sur le respect de l'harmonie : que ce soit chez les Apaches, les Mongols ou les Surui, toutes leurs règles, leurs



Photo Cyril Ruoso

rituels, ont été créés pour aider l'humain à vivre dans cette harmonie. Tandis que nous, nous vivons comme séparés, au-dessus de la nature. Le développement à outrance de notre intelligence spéculative est certainement la cause de nos ego hypertrophiés. Or il suffit de développer son intelligence perceptive pour prendre conscience que notre perception du "je", change. Cette bulle semble "fondre" pour nous ouvrir à ce qui nous entoure. Il suffit d'aller se balader en forêt pour sentir que tout à coup, le "je" est beaucoup moins important. Et là aussi, nos villes nous incitent à tourner en rond dans notre tête, parce que nos sens se referment. »

(...)

La nature, porte de l'invisible



Photo Cyril Ruoso

Les peuples racines qui vivent dans un environnement naturel y sont comme enveloppés, reliés par les sens qui leur offrent une lecture perceptive du monde qui les entoure, qui les ouvrent à un autre mode d'observation et de connaissance. Notre coupure progressive du monde nous a fermés à ces

sens, liens à notre corps, au monde, à notre intériorité. Tous les passeurs rencontrés m'ont parlé de ce « lien sensuel » chez les peuples racines qu'ils ont redécouvert. Sensuel, pas sensoriel, car il s'agit vraiment du plaisir ressenti et qui génère la joie qui relie, émotion centrale à cultiver, pour les Maasaïs.

Nous nous sommes concentrés sur ce qui était extérieur, visible et mesurable et nous avons orienté notre développement dans ce sens, désertant les autres formes de perception, les dimensions de l'écoute intérieure. En fermant ces portes de perception, nous en avons perdu la compréhension, que depuis un siècle, la psychologie réexplore peu à peu. Quant à l'étape suivante vers l'intériorité, vers l'invisible, nous l'avons détachée de nos perceptions, et même transformée en indicible, donc tabou, laissant en nous comme un vide intérieur. Comme un terrain vague qu'on ignore, une terre intérieure qui parfois, parce que c'est sa fonction naturelle, laisse germer des graines – pas toujours les meilleures – que le vent y dépose. Pour les peuples racines, cette terre intérieure, nous avons la responsabilité de la cultiver : ignorer cette part de nous-mêmes et la laisser au hasard est impossible, voire dangereux pour l'équilibre de la communauté.

Comment y accèdent les peuples premiers ? Par l'écoute des sens. L'homme sauvage, dans la nature, avait – on peut encore dire « a » pour certains de ces peuples qui vivent encore dans leur milieu d'origine – ses 5 sens aux aguets, ainsi qu'une attention aguisée. Non pas dans la seule intention de se protéger ou de

combattre, comme le projette souvent notre imaginaire urbanisé, même si ces deux réactions sont indispensables pour survivre dans un environnement incertain, mais dans l'intention de « vivre avec » harmonieusement.

En rendant progressivement sa vie plus confortable et prévisible, l'homme moderne s'est coupé de cette part d'attention active, relâchant au passage la « juste tension » dont parlent les Kogis. Or, cette écoute aiguisée des sens et de l'intériorité, pour peu qu'on l'explore à travers l'expérience, mène à des dimensions subtiles, invisibles, où d'autres logiques, d'autres dynamiques, semblent soutenir, animer, voire orchestrer la vie. Qu'elles reposent sur des esprits, des vibrations, des rêves, des chants ou des intuitions, ces logiques et ces dynamiques se fondent sur des notions à la fois simples et complexes à transposer dans la réalité visible : harmonie et dysharmonie, ou encore unité et séparation (dualité), comme deux faces d'une même étoffe que l'homme doit tisser ensemble, des contraires à relier comme le font les Kogis ou les Maasäi pour maintenir l'équilibre. Rituels et cérémonies sont là, précisément, pour entretenir ce lien en harmonie au quotidien et tout au long de la vie.

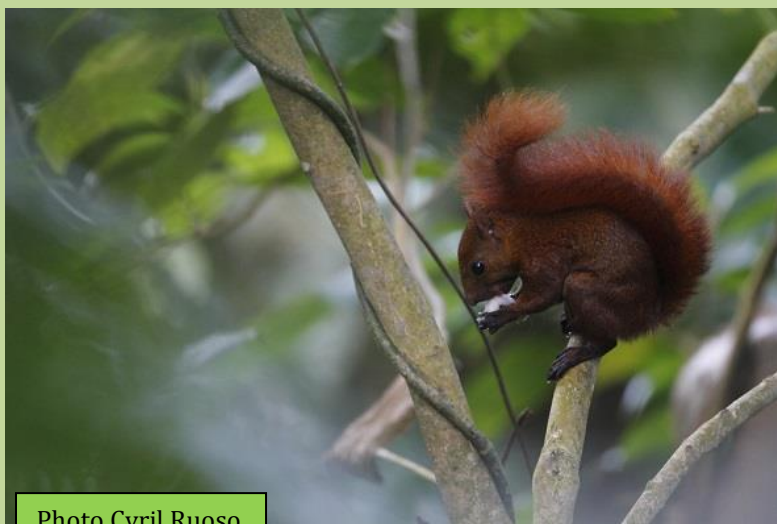


Photo Cyril Ruoso

Dans notre vision matérialiste du monde, nous avons rayé de la carte tout ce pan, que notre science ne peut appréhender. Pour nous, seul le visible et le mesurable existent, le reste est croyance, affaire intime sans lien avec la sphère publique, sauf lorsque ses débordements affectent violemment nos vies.

Pour eux, cet invisible commence à la porte de nos sensations, ressentis, émotions, sentiments, et même de nos pensées. Pour eux, c'est dans cet invisible que le visible se crée. La collectivité comme l'individu se doivent donc de travailler à le mettre en ordre, à maintenir belles et harmonieuses les pensées, émotions et paroles, pour ne pas introduire le désordre. L'invisible devient l'affaire de tous, car c'est ensemble qu'il peut être harmonieusement orchestré, car il nous contient tous, et que tout est relié... notamment la nature, qui est son messager...

Extraits Sagesses d'ailleurs pour vivre aujourd'hui,
par Frederika Van Ingen
Ed. Les Arènes (édition originale), J'ai lu (poche)